



Les Notes de l'Institut Diderot

Thierry PAQUOT

L'habitat en utopie

automne 2011

www.institutdiderot.fr



SOMMAIRE

L'HABITAT EN UTOPIE Thierry PAQUOT	p. 3
LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DIDEROT	p. 16



L'HABITAT EN UTOPIE

Les utopies nées de la contestation des sociétés inégalitaires visent à instaurer une contre-société où domineraient des valeurs communautaires non corrompues par le seul culte rendu au dieu Argent et le respect d'une seule loi, celle du Profit. De nombreuses expérimentations utopiques vont ici et là tenter d'explorer une autre manière de vivre, non sans mal. Quelle place accordent-elles à la ville et au logement, son architecture et son mobilier ? Quelle vie quotidienne peut y éclore ? Le Familistère de Godin à Guise témoigne incontestablement d'une originale organisation économique et sociale « au service du Peuple ».

En matière de ville et d'habitat les principaux récits utopistes demeurent avarés en descriptions et il paraît bien téméraire de vouloir en établir un quelconque plan. Les utopies ne sont pas toutes urbaines et lorsqu'elles le sont, elles se révèlent bien peu imaginatives quant à la forme de la ville et plus généralement à l'urbanisme¹. A dire vrai ce qui mobilise leurs auteurs c'est la pertinence de la contre-proposition, sa faisabilité. Il s'agit non seulement de dénoncer les dysfonctionnements de la société dans laquelle on se trouve mais aussi de détailler la liste des recommandations et si possible d'en expliciter les ressorts cachés, afin de convaincre le lecteur du caractère opérationnel de l'utopie. Dans ce cadre-là, la ville et l'habitation sont plus ou moins sollicitées comme éléments actifs de la transformation sociétale et par conséquent il est erroné de qualifier une architecture ou un urbanisme d'utopique. Il est préférable d'analyser la place qu'occupe, le statut que revêt, l'urbanisme et l'architecture dans le dessein des auteurs. Certains sont obnubilés par les vertus que cultivent les utopiens, et la ville et l'architecture sont secondaires et se fondent dans le décor. D'autres, au contraire, sont persuadés que la qualité du « milieu » joue sur les comportements et se préoccupent avec attention et inventivité du tracé des voies, de la richesse florale des parcs, de l'aménité du mobilier urbain, de la bonne orientation des maisons, de l'originalité de l'architecture, etc. Thomas More (1478-1535), l'inventeur du mot « utopie » (du

¹ La littérature sur la ville et l'architecture dans les utopies est particulièrement riche et mériterait une bibliographie commentée, aussi ne vais-je mentionner que quelques textes : « Utopian Traditions and the Planning of Cities », par Martin Meyerson, *Daedalus*, n°90, 1961 ; « L'urbanisme utopique de Filarete à Valentin Andrae », par Robert Klein, sans *Les Utopies à la Renaissance*, Presses Universitaires de Bruxelles et PUF, 1963 ; « L'espace dans les utopies », par Julien Freund, dans *Espaces et Imaginaires*, PUG, 1979 et « Rêver ou fabriquer la ville », par Thierry Paquot, *Projet*, n°253, 1998. On se reportera également aux catalogues suivants richement illustrés : *Utopie. La quête de la société idéale en Occident*, Bibliothèque nationale de France/Fayard, 2000 ; *A la recherche de la cité idéale*, Institut Claude-Nicolas Ledoux, 2000 ; *Nouvelles de nulle part. Utopies urbaines 1789-2000*, Réunion des musées nationaux/Musée de Valence, 2001. On lira également : *L'utopie et les Utopies*, de Raymond Ruyer, PUF, 1950 ; *Le mythe de la cité idéale*, de Roger Mucchielli, PUF, 1960 et *Voyages aux pays de nulle part*, par Raymond Trousson, Editions de l'Université de Bruxelles, 1979.



grec *eu* et *topos*, soit « le bon lieu » ou *ou* et *topos* c'est-à-dire « nulle part »), fournit quelques informations dans *L'Utopie. Discours du très excellent homme Raphaël Hythloday sur la meilleure constitution d'une République*, qui paraît en 1516, en latin à Louvain : l'île possède cinquante-quatre villes semblables « autant que la nature du lieu le permet » est-il judicieusement précisé.

DES VILLES GEOMETRIQUES

La capitale Amaurore (du grec *amauroton*, « qui rend obscur », la « ville du brouillard » en quelque sorte) épouse la forme d'un carré posé sur le flanc d'une douce colline bordée par le fleuve, Anydre (« sans eau »). Cette ville est certainement inspirée par Londres ! « Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville, et, à des distances très rapprochées, s'élèvent des murs et des forts. (...) Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. » Les habitants logent dans de solides maisons qui ne dépassent pas trois étages et sont équipés de cheminées et de fenêtres vitrées - un luxe à l'époque ! Chaque maison donne d'un côté sur la rue et d'un autre sur un jardin, « ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes ». Afin de se prémunir du sentiment de propriété individuelle, tous les dix ans ils déménagent et obtiennent, par tirage au sort, une nouvelle adresse. Les utopiens sont majoritairement affectés au travail agricole mais néanmoins résident en ville et bénéficient d'un réfectoire collectif et de fêtes organisées. Thomas More condamne le luxe pour quelques uns mais accorde à tous un réel confort qui n'est pas aussi austère qu'on le croit en comparant abusivement la situation quotidienne des utopiens à notre standard de vie... L'auteur prend la précaution de relater les débuts de cette République avec de pauvres chaumières, des villes sans monument et des conditions de vie précaires et rudes. Ces temps anciens sont révolus, dorénavant les villes sont spacieuses, saines et agréables à arpenter, quant aux logements ils sont propres, coquets et disposés dans un cadre jardiné. Durant plusieurs siècles le texte de Thomas More sera copié et paraphrasé, le discours utopique visant principalement à modifier la royauté et à promouvoir un nouveau système politique, moins inique, violent et injuste. Aussi faut-il attendre les apports idéologiques de la Révolution française et les transformations sociales, économiques et culturelles impulsées par l'industrialisation pour entendre un autre discours revendicatif et dessiner de nouvelles utopies².

DE NEW-LANARK À NEW-HARMONY

L'industriel anglais Robert Owen (1771-1858) est persuadé - c'est un autodidacte -, que la perfectibilité de l'être humain résulte d'une éducation attentive et personnalisée, mais aussi et dans une moindre mesure par la qualité de son environnement. Il n'est guère étonnant alors de constater

² Cf. *L'Utopie de Thomas More*, présentation du texte original, appareil critique, exégèse, traduction et notes par André Prévost, Mame, 1978 et *L'utopie ou l'idéal piégé*, par Thierry Paquot, Hatier, 1996.

.....

que ses réflexions et ses expériences vont se focaliser sur la pédagogie et la vie communautaire. Mais là encore, si ses principes éducatifs sont précis et si les témoignages abondent quant à ses écoles-pilotes, sa conception de la ville et du logement est quasi-inexistante. En s'installant à New-Lanark, en 1800, Robert Owen³ consacre l'essentiel de ses actions à améliorer les procédés techniques afin de « perfectionner le travail et le machinisme » et à enjoliver le village, qui comptait alors 1300 personnes plus 400 à 500 enfants pauvres dépendant des établissements de charité d'Edimbourg. Un ancien maître d'école du village se souvient : « Ceux qui ont visité New-Lanark ne peuvent se faire une idée de l'aspect que présentait le village au moment de l'arrivée de M. Owen. Les maisons n'avaient à cette époque qu'une chambre; peu avaient plus d'un étage (...). Considérant que l'homme est la créature des circonstances qui l'entourent et qui forment son caractère, M. Owen tirait de ce principe la conclusion que, pour faire de ses ouvriers d'honnêtes gens, il fallait tout d'abord commencer par rendre les conditions extérieures de leur vie confortables. » Sitôt dit, sitôt fait ! Une armée d'artisans remet en état les maisons et améliore considérablement leur confort. Le village est régulièrement nettoyé et balayé par un personnel rémunéré par l'industriel philanthrope, mais la propreté de chaque maison dépend de ses occupants et là, Owen ne peut pas faire grand chose, d'où l'importance de l'éducation... Sa conception de la « communauté coopérative » vise à dépasser l'opposition ville/campagne, à refuser la grande ville nécessairement polluée et à promouvoir une sorte de village urbain comprenant à la fois des logements à usage privés, mais dont la propriété est collective et des bâtiments pour tous, comme l'hôpital, l'école, la bibliothèque. Robert Owen attache une grande importance aux jardins accolés aux maisons, aux parcs publics, aux champs cultivés et aux arbres plantés le long des rues et des routes. En 1825, Owen a l'opportunité d'acheter aux Rappistes le domaine d'Harmony, en Indiana, plus de dix mille hectares, un village de près de deux cents maisons et dépendances agricoles, il n'hésite pas et s'embarque pour les Etats-Unis avec son fils Dale et Stedman Whitwell, un architecte. En janvier 1826, avec un groupe d'un millier de sympathisants, il fonde New-Harmony et entreprend de rénover le village et d'édifier de solides maisons en bois, sans cuisine puisque les repas sont pris en commun. Le sol est fécond, le climat relativement clément, l'économie domestique fonctionne plutôt bien, mais la communauté d'Egalité-Parfaite avance de façon chaotique. Le recrutement n'a pas été sélectif et les buts des uns et des autres ne s'harmonisent guère d'autant que des dissensions naissent entre les leaders, ce qui provoquent des scissions et des

³ Cf. *Autobiographie*, par Robert Owen, p.81, cité par Edouard Dolléans dans Robert Owen, Félix Alcan, 1907, à qui j'emprunte les diverses informations et citations qui suivent. Lire également : *Un socialiste pratique* : Robert Owen, par Augustin Fabre, Introduction de Charles Gide, *L'Emancipation*, Nîmes, 1896 ; *Robert Owen and the Owenites in Britain and America. The Quest for the New Moral World*, par Stewart Grahame, Routledge, Londres, 1969. Robert Owen. *Socialiste utopique, 1771-1858*, par Serge Dupuis, les éditions du CNRS, 1991 et *Les Socialistes et la ville. Grande-Bretagne, France, 1820-1850*, par Frédéric Moret, ENS éditions, 1999.



départs, qui affaiblissent l'expérimentation découragent les bonnes volontés... La *New-Harmony Gazette* nous renseigne sur l'état d'esprit qui règne et nous informe des incroyables différends, sans grand intérêt, qui empoisonnent la vie quotidienne et déstabilisent la cohésion, bien fragile, du groupe. La faible productivité du travail est manifeste et provoque le déclin des activités économiques. Cette crise matérielle affecte le moral des troupes et divise davantage encore la communauté. « Les souffrances, résultant des privations et embarras causés par les changements continuels d'organisation et par la limitation des moyens de subsistance, affaiblissaient la sympathie des âmes » note Paul Brown qui a passé douze mois à New Harmony. Il poursuit : « L'argent était plus estimé que dans n'importe quelle autre ville: il devint presque l'objet d'un culte. Les sexes se battaient comme chiens et chats à propos du mariage individuel; il n'y avait aucune politesse entre les célibataires des deux sexes, mais des rapports maussades, glacés, soupçonneux, et des allusions constantes, intolérables, à la propriété individuelle comme mesure de la valeur personnelle. » Le 26 mars 1827, les fils du fondateur écrivent dans le journal, à propos de la communauté communiste de New-Harmony que « c'était un essai hardi, mais prématuré ». Le solde est négatif, Robert Owen y est de sa poche pour 200 000 dollars, mais il conserve sa conviction utopique et déclare le 13 avril 1828 que pour réussir une telle aventure communautaire il faut rassembler des personnes libres de préjugés et douées de sentiments moraux conformes aux lois de la nature...

LA CONCEPTION UNITAIRE DE FOURIER

Au même moment en France, Charles Fourier (1772-1837), à qui Robert Owen a refusé toute aide financière, publie *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*⁴, dans lequel il revient sur l'architecture du phalanstère incompréhensible, selon lui, à quiconque ignore le jeu des séries passionnées. Car la grande découverte de Fourier est la loi universelle de l'attraction des passions, c'est à partir d'elle que s'éclaire le comportement humain et que s'impose le passage de la Civilisation à l'Harmonie, via une période de transition qu'il nomme le « Garantisme ». Dans la mathématique des désirs qu'il met à jour, Fourier souhaite réconcilier les cinq ressorts sensuels (le goût, la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher) avec les quatre ressorts affectueux (l'amitié, l'ambition, l'amour et le « familisme ») et les trois passions distributives (la « papillonne », la « composite » et la « cabaliste »). Mais ces douze passions ont impérativement besoin pour se combiner

⁴ Cet ouvrage est imprimé en mars 1829 par la Maison Gauthier. Les éditions Anthropos ont réédité l'édition de 1845, qui est quelque peu expurgée, alors que Flammarion, en 1973, donne une édition complète, avec une Préface de Michel Butor, c'est celle-ci que nous utilisons. Auparavant, Fourier avait publié en 1808 la *Théorie des Quatre Mouvements*, en 1822 le *Traité de l'Association Domestique Agricole*. En 1835 et 1836 il fait paraître *La Fausse Industrie*. Lire également *Fourier*, par Jonathan Beecher, traduction française Fayard, 1993 et « La ville de transition », dans *L'utopie de Charles Fourier*, par Simone Debout, Payot, 1978.



harmonieusement d'une treizième passion pivotale : l'unité. L'Unitéisme rassemble en lui toutes les passions, c'est une passion qui ne peut pas exister dans la société civilisée, elle n'est possible qu'avec le garantisme. Fourier indique que l'unité est le « penchant de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure : (...) philanthropie illimitée, (...), bienveillance universelle, qui ne pourra se développer que lorsque le genre humain tout entier sera riche, libre et juste (...) » On comprend mieux alors le chapitre XII de son *Nouveau monde industriel et sociétaire*, intitulé « Distribution unitaire des édifices », dans lequel il dénonce le carré comme « monotonie parfaite » et source « de désordre dans les relations ». « L'un des inconvénients du carré, précise-t-il, est que les réunions bruyantes, incommodes, les ouvriers au marteau, les apprentis de clarinette, seraient entendus de plus de moitié du carré sur quelque point qu'on les plaçât. » Aussi préconise-t-il un phalanstère hébergeant 1620 individus, afin de réunir en un seul lieu la gamme complète des 810 caractères qu'il a repérés chez l'homme et chez la femme (Fourier note dans son *Traité de l'Association domestique-agricole* : « On ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible; car plus il existera de variété dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps »), et de séparer les diverses activités (logement, agrément, réception des étrangers, etc.) dans de vastes bâtiments, grandement ouverts sur des jardins et des promenades. Fourier est convaincu que l'urbanisme et l'architecture de la ville « civilisée », celle de son époque, correspondent à ses nouvelles « valeurs » et qu'un autre ordre social entraînera une nouvelle architecture et une autre disposition urbaine. Son idéal architectural est le Palais-Royal, à Paris, avec ses galeries en bois, son animation permanente, sa curieuse cacophonie, ses rencontres imprévues et son abondance d'objets et de marchandises hétéroclites. Il l'écrit à sa mère, lors de son premier séjour parisien à l'âge de 17 ans : « Vous me demandez si j'ai trouvé Paris à mon goût; sans doute. Et moi qui ne m'étonne pas aisément j'ai été émerveillé de voir le Palais-Royal; la première fois qu'on le voit on croit entrer dans un palais de fée. C'est là qu'on trouve tout ce qu'on peut désirer, spectacles, bâtiments magnifiques, promenades, modes. » Plus tard, il fera part d'une autre émotion architectural-urbaine aux angles du boulevard des Invalides et des rues des Acacias et Plumet, deux maisons bien proportionnées, aux façades enjouées et harmonieusement assorties à la composition de l'ensemble, qui ont été sacrifiées sur l'autel de la spéculation... Mais ce qui caractérise l'architecture unitaire ce sont les rues-galeries situées au premier étage et facilitant, quelque soit la météo car elles sont climatisées, la circulation entre les différentes parties du phalanstère. Charles Fourier dénonce, un des premiers, les scandaleuses conditions d'habitation des pauvres qui sont obligés de s'agglutiner, par exemple, à trente dans une pièce vétuste et insalubre. Tout comme il fustige la spéculation immobilière incapable de construire une ville digne de ce nom, c'est-à-dire favorisant l'éveil des cinq sens et



offrant au promeneur un choix infini d'heureuses surprises. De même il se moque des riches et des puissants qui ne bénéficient même pas d'une architecture sachant joindre l'utile à l'agréable, le beau au fonctionnel... La ville dont il rêve contient autant de pleins que de vides, pour toute construction il prévoit une surface égale réservée au jardin. Quant à l'architecture, elle doit être originale, diversifiée et joyeuse. Un de ses disciples, Victor Considerant (1808-1893) expose de manière simple et convaincante dans *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architectonique* (1835) les idées de son maître : un phalanstère c'est un Palais sociétaire, ressemblant plus ou moins au château de Versailles, soit un corps principal pour les activités calmes et deux ailes qui accueillent, de façon très hiérarchisée et changeante, les autres activités indispensables à la vie sociale et à l'expression des humeurs de chacun, le tout noyé dans la verdure. Victor Considerant écrit : « Nous avons devant nous, en regardant le Phalanstère, le corps central, au milieu duquel s'élève la Tour d'ordre ; les deux ailes qui, tombant perpendiculairement sur le centre, forment la grande cour d'honneur, où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles. (...) Les corps de bâtiments sont redoublés : le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relations en les concentrant. Les ateliers bruyants, les écoles criardes sont rejetés dans une cour d'extrémité. (...) La rue-galerie est certainement l'un des organes les plus caractéristiques de l'architecture sociétaire. La rue-galerie d'un Phalanstère de haute Harmonie est au moins aussi large et aussi somptueuse que la galerie du Louvre. Elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires. Parées de fleurs comme les plus belles serres, décorées des plus riches produits des arts de l'industrie, les galeries et les salons des Phalanstères ouvrent aux artistes d'Harmonie d'admirables expositions permanentes. » On imagine aisément cette heureuse disposition du bâti et des parcs, qui assure aux uns le calme nécessaire à leurs activités et aux autres les conditions d'une vie sociale et culturelle riche et variée, tout en favorisant les circulations, les passages, les lieux de rencontres, généralement protégés par un habillage de verre... La place de l'architecture, comme celle de l'urbanisme, ne pose aucun problème compliqué à Victor Considerant, puisqu'elle dépend de la logique même du projet fouriériste, qu'il expose ainsi : « Etant donné l'Homme, avec ses besoins, ses goûts, ses penchants, déterminer les conditions du système social le plus approprié à sa nature ». Il fallait y penser...



LE FOURIERISME APPLIQUÉ

C'est à Henri Desroche⁵ que l'on doit le premier - et toujours indispensable - inventaire des « fouriérismes pratiqués » en Roumanie (Teodor Mehtupciu-Diamant à Scăeni), Angleterre, Russie, Etats-Unis, Allemagne, Espagne, Italie, France, Algérie (à Saint-Denis-du-Sig, dans l'Oranie), Brésil (au moins deux tentatives dans l'Etat de Santa Catarina), etc. Il s'arrête longuement sur « un prototype raté : la colonie sociétaire de Condé-sur-Vesgre ». De quoi s'agit-il ? Dans le premier numéro de la revue *Le Phalanstère*, le 1er juin 1832, figure un document, « Statuts de la Société de fondation », rédigé par Charles Fourier, Just Muiron et Paul Vigoureux qui annonce la création d'une Phalange d'essai d'une population d'environ onze cent personnes, principalement composée d'agriculteurs. Reste à trouver une localisation et un soutien financier, autre qu'une hypothétique souscription. C'est alors qu'intervient Alexandre-François Baudet-Dulary (1792-1878), médecin, élu député d'Etampes en 1831, fouriériste convaincu qui met à la disposition du mouvement une propriété à la limite de la forêt de Rambouillet, à Condé-sur-Vesgre et n'hésite pas à participer au financement du projet. Le site est visité en septembre et le 15 novembre la décision d'installer une colonie sociétaire est présentée aux lecteurs du *Phalanstère*. Colomb Gengembre, architecte, est chargé d'édifier les bâtiments, mais il est assez dispendieux et peu attentif aux attentes des pionniers... Jules Vinçard dans ses *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien* (1878) relate sa visite au cours de l'été 1833 de la colonie installée sur un « terrain nouvellement défriché » qui était « nu et noir comme si l'incendie y eût passé ». L'ambiance morose lui parût à mille lieues de la bonne humeur que l'utopie devrait susciter. Les travaux n'avancent guère et l'architecte n'en fait qu'à sa tête, quant aux phalanstériens ils ignorent à peu près tout du travail agricole... Dans *La fausse Industrie* (1837), Fourier consigne : « On a répandu que j'ai fait un essai à Condé-sur-Vesgre, et "qu'il n'avait pas réussi" : c'est encore une des calomnies du pandémonium; je n'ai rien fait à Condé; un architecte, qui y dominait, ne voulait rien admettre de mon plan... Il commença par bâtir une grande rapsodie provisoire" sur un terrain fangeux au-dessous du niveau des eaux. Je ne pouvais adhérer à ce galimatias de bâtisse. J'abandonnai la partie, je ne m'en mêlai

⁵ Cf. *La société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, par Henri Desroche, Le Seuil, 1975. Lire également : « L'utopisme euro-américain et ses pratiques migratoires (XVII-XIXe siècles) », par Henri Desroche, *Tiers Monde*, juillet-septembre, 1978 ; *Fourier, précurseur de la coopération*, par Charles Gide, Cours au Collège de France, 1922-1923, Association pour l'enseignement de la coopération, s.d. ; « Un essai de phalanstère à Condé-sur-Vesgre », par G. Vauthier, *Révolution de 1848*, février-avril, 1925; *The Communist Societies of the United States*, par Charles Nordhoff, réédition par Hillary House Publishers, New York, 1961 ; *A Season in Utopia: The story of brook Farm*, par Edith Roelker Curtis, *Thomas Nelson, new York, 1961* ; *Sex and Marriage in Utopian Communities Nineteenth-Century America*, par Raymond Lee Muncy, Indiana University Press, 1973 ; *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIXe siècle*, par Jean-Christophe Petitfils, Hachette, 1982 ; *The Utopian Alternative: Fourierism in nineteenth Century America*, par Carl Guarneri, Cornell University Press, 1991; *L'Amérique des utopies*, par Daniel Vitaglione, Encre, 1995 ; *Transcendental Utopias. Individual and Community at Brook Farm, Fruitlands and Walden*, par Richard Francis, Cornell University Press, 1997.

plus. » Quelques années après la mort de Fourier, un riche partisan de ses idées, Arthur Young tenta, en 1840, à Cîteaux, l'édification d'une communauté basée sur les mécanismes sériaires, sans succès. C'est outre-Atlantique, aux Etats-Unis que l'on dénombre une cinquantaine d'expériences fouriéristes, au cours des années 1840-1850 - dont certaines ont tenu le coup plusieurs années... Albert Brisbane traduit et diffuse les idées de Fourier (*Social Destiny of Man ; or, Association and Reorganisation of Industrie*, 1840) et George Ripley (*Brook Farm*), Adin Ballou (*Hopedale*) ou encore Bronson Alcott (*Fruitlands*, ce nom indique que la communauté est végétarienne) les pratiquent. Ces trois réalisations sont exemplaires d'un fouriérisme agricole, elles ne négligeaient pas pour autant la lecture, le débat collectif et les pratiques artistiques. Il convient de préciser que *Brook Farm* accueille des visiteurs comme Ralph Emerson, David Thoreau, Margaret Fuller et que le jeune Nathaniel Hawthorne, pas encore romancier reconnu, y participe, tout en n'hésitant pas à engager un procès, après qu'un incendie ait ravagé le phalanstère en construction, en 1846.... Ce sont des communautés qui regroupent des personnalités fortes, qui osent s'inspirer de la pédagogie de Pestalozzi ici, de tenter une plus grande liberté sexuelle là, de dessiner des vêtements adaptés aux activités agricoles, de conjuguer les tâches quotidiennes routinières aux plaisirs de la poésie ou de la littérature, bref, qui partent de leurs désirs.

LA VILLE D'ICARA

En 1839 le lecteur curieux se procure un étrange ouvrage intitulé *Voyages et aventures de lord William Carisdall en Icarie*, d'un dénommé Francis Adams et traduit de l'anglais par un certain Th. Dufruit. Quelques mois plus tard, en 1840, l'énigme est résolue : une nouvelle édition paraît, titrée cette fois *Voyage en Icarie* et signée par Etienne Cabet⁶. On peut lire en exergue, cette phrase vite devenue un slogan : « Premier droit : vivre. Premier devoir : travailler. A chacun selon ses besoins - de chacun suivant ses forces ». Grandement inspirée par Platon, Thomas More, Morelly, Jean-Jacques Rousseau et surtout Gracchus Babeuf, la société icarienne vise à instaurer un communisme égalitaire, sans propriété privée et sans inégalité sociale. La famille est la base du collectivisme libérateur et le bonheur a pour autres noms : « bien-être » et « vertu ». La capitale Icara est circulaire et partagée en deux par le fleuve Taïr, qui abrite entre ces bras une île plantée d'arbres au centre de laquelle se trouve une « immense colonne surmontée d'une statue colossale »,

⁶ Cf. *Réalisation de la communauté d'Icarie*, par Etienne Cabet, Bureau du *Populaire*, 1847 ; *Notre procès en escroquerie, ou Poursuites dirigées contre les citoyens Cabet et Krolikovski à l'occasion de la fondation d'Icarie*, par Etienne Cabet, Bureau du *Populaire*, 1849 ; *Colonie icarienne aux Etats-Unis d'Amérique*, par Etienne Cabet, chez l'auteur, 1856 ; « Cabet et les Icaries », par A. Holinsky, *La Revue Socialiste*, t.XIX (1891), XV (1892) et XVI (1893) ; *Cabet et son œuvre. Appel à tous les socialistes*, par Félix Bonnaud, Société Libre d'édition des Gens de Lettres, 1900 ; *Icarie et son fondateur, Etienne Cabet, contribution à l'étude du socialisme expérimental*, par Jules Prudhommeaux, E. Cornely, 1907 ; *Voyage en Icarie. Deux ouvriers viennois aux Etats-Unis en 1855*, par Fernand Rude, réédité sous le titre *Allons en Icarie*, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.



c'est le cœur de la ville. Le plan est en damier, cinquante larges rues droites se coupent perpendiculairement et l'on dénombre soixante quartiers. « Chaque quartier porte le nom d'une des soixante principales villes du monde ancien et moderne, et présente dans ses monuments et ses maisons l'architecture d'une des principales nations. Vous trouverez donc les quartiers de Pékin, Jérusalem et Constantinople comme ceux de Rome, Paris et Londres ; en sorte qu'Icara est réellement l'abrégé de l'univers terrestre. » La ville est saine, propre, hygiénique avec ses trottoirs bien entretenus et recouverts de vitres, ses rues à la circulation fluide, ses plantations luxuriantes et ses fontaines chantantes. A cette « ville modèle », correspond un « logement modèle », autrement dit une maison de quatre étages, sans compter le rez-de-chaussée, avec des canalisations pour l'eau potable, un cabinet de bains, une machine à laver, un vaste salon, des chambres à coucher bien aérées et un jardin. Avec Cabet tout est sobre et commode, uniforme et confortable, c'est une ville sans aucune surprise pour une existence particulièrement bien contrôlée et sans aucun excès. La vraie vie est ailleurs, pourrait-on penser ! Pourtant, soixante-neuf icariens, partent en février 1848 pour le Texas, afin d'édifier une microsociété nouvelle. La cascade de difficultés (pénibles conditions de voyage, climat malsain, paludisme, etc.) qu'ils durent affronter, accéléra la désagrégation du groupe et son errance. Cabet se rendit alors à la Nouvelle-Orléans pour récupérer quelques survivants et les conduire à Nauvoo, dans l'Illinois, où ensemble ils recommencèrent à semer la graine icarienne... Des dissensions internes provoquèrent des départs, d'autres colonies icariennes virent le jour. Bref, cahin-caha, souvent dans une situation économique très difficile, le rêve de Cabet tentait de devenir réalité.

LE FAMILISTERE DE J-B. A. GODIN

C'est en 1842 que Jean-Baptiste André Godin (1817-1888) découvre la pensée de Fourier dans un article publié par *Le Guetteur*, journal de Saint-Quentin et qu'il décide de rencontrer les fouriéristes de Paris. Fils d'un artisan serrurier, André Godin effectue le fameux Tour de France des Compagnons et acquiert à la fois un savoir-faire technique et une connaissance du monde ouvrier, de ses rêves et de ses inquiétudes. En 1840, son atelier occupe deux ouvriers, ils seront trente en 1846 et 1500 en 1880. Ses brevets et ses inventions lui assurent une réelle suprématie industrielle dans le domaine du chauffage et des appareils ménagers. André Godin⁷ n'est ni un patron autoritaire ni un patron « socialisant », il a des convictions fouriéristes, il le dit et le répètera toute sa vie. Le 16 mars 1853 il écrit au phalanstérien Cantagrel : « Je me suis demandé bien des fois si ma position

⁷ De Godin on lira *Solutions Sociales*, 1871 réédition par La digitale en 1979, avec une introduction et des notes de J-F. Rey et J-L.Pinol ; *La Richesse au service du peuple. Le Familistère de Guise*, 1874, réédition, Guy Durier, 1979; *Vers une République du Travail*, choix de textes établis par Guy Delabre et Jean-Marie Gautier, Les éditions de la Vilette, 1988, seconde édition en 2000, avec une préface de Jean-Paul Flamand.



ne me permettrait pas de réaliser, à côté de mon établissement, une cité ouvrière dans laquelle un véritable confort serait accordé à mes ouvriers, en égard à l'état dans lequel ils vivent ». Plus tard dans son œuvre maîtresse, *Solutions Sociales*, il présente les diverses « cités ouvrières » et donne son point de vue, il admire certes celle réalisée par M. Degorge au Grand-Hornu, en Belgique, vers 1825, mais la trouve trop rudimentaire. De même pour la Compagnie d'Anzin qui commence en 1828 à lotir le village de Denain, sans vraiment l'urbaniser. De même pour celles de Mulhouse, Guebwiller ou Colmar, l'intention est honorable, mais les effets sont bien contestables. En effet, la moralisation de l'ouvrier, but inavoué du patronat alsacien, ne résulte pas d'un acte de propriété... Après ce rapide panorama du logement social, Godin conclut par ces mots : « et tout reste à faire, après ces exemples, pour l'émancipation des classes laborieuses et la réforme architecturale de l'habitation humaine ». En 1857, dans le *Bulletin du mouvement social en Europe et en Amérique*, il apprend l'existence d'un projet de « Palais familial » imaginé par un architecte fouriériste et catholique, Victor Calland. Il lui écrit. Ce dernier lui conseille un autre architecte, Lenoir, avec qui il ne s'entend pas. Finalement, Godin achète un terrain à Guise, à proximité de son usine et dresse les premiers plans. Le chantier débute en 1859 et dure jusqu'en 1879. Le Familistère adopte la forme du Phalanstère, avec un bâtiment central (édifié de 1862 à 1865), une aile droite (réalisée de 1877 à 1879) et une aile gauche (construite de 1859 à 1860), le tout en brique - d'où le sobriquet local « tas d briques » pour désigner le Palais Social ! Godin écrit : « Le Palais est situé au milieu de 6 hectares environ de jardins que l'Oise traverse et contourne sur les deux tiers de leur étendue : une partie de cette propriété est convertie en promenades, squares et jardins d'agrément : une partie est consacrée à la culture des légumes et aux vergers ». L'usine et le Familistère, et ses diverses dépendances (la nourricerie, le pouponnat, l'économat et les commerces, le théâtre et les écoles, la buanderie-piscine, etc.) sont bâtis sur 18 hectares. Les trois parallélogrammes, qui composent le palais, possèdent chacun une cour intérieure pavée sous verrière à partir de laquelle se déploie un dédale de corridors, de passages et d'escaliers les reliant aux autres équipements du Familistère. Fidèle aux principes fouriéristes de confort et d'hygiène, Godin est attentif à la lumière (les logements sont traversants et dotés d'un éclairage au gaz), à l'eau (point d'eau à chaque étage, eau chaude pour la blanchisserie, arrosage des jardins, etc.) et à l'air (ventilation des appartements et aération des cours). Godin ne vise pas à fournir à l'ouvrier un logement correct, à le discipliner et à le moraliser, non, il souhaite hardiment libérer l'ouvrier des préjugés et des petites gens que la société bourgeoise de l'époque entretient, afin de mieux asservir le peuple. C'est pour cela qu'il accorde à l'éducation une place de choix, comme Owen et Fourier et qu'en ce domaine il innove (mixité, classes-promenades, gymnastique, mathématique « nouvelle », Fête de l'enfance, cours du soir pour les adultes, etc.). Godin veut que les ouvriers aient accès au confort des bourgeois, d'où de



nombreux services collectifs, comme le lavoir, l'économat, la crèche, etc. Godin mise sur un *état d'esprit* familistérien qui par l'exemple, se propagera à l'ensemble de la population. Cet *état d'esprit* est fait de tolérance, de curiosité, de sociabilité et de partage. L'égoïsme et la mesquinerie seront combattus par la dignité de chacun et le respect de tous, quelque soit sa place dans l'usine et dans la ville. Godin s'éloigne de Fourier en minimisant le rôle des passions et se *godinise* en veillant à la satisfaction des besoins, c'est peut-être cela la réalité du Familistère, cette volonté de construire un îlot de bien-être protégé par un autocontrôle finalement peu libérateur. Pourtant les témoignages des familistériens convergent : la vie collective n'est pas pesante et les bons souvenirs l'emportent sur les mauvais. Néanmoins les visiteurs ont toujours été frappés par l'aspect carcéral de la construction et du règlement affiché dans la cour centrale...

LE FAMILISTÈRE SELON ZOLA

Dans les notes et les carnets d'Emile Zola, préparatoires à la rédaction de *Travail*, on apprend qu'il a lu *Cent Ans après, ou l'an 2000*, du romancier américain Edward Bellamy, *Solidarité : Vue systématique sur la doctrine de Charles Fourier*, par Hippolyte Renaud et *La Richesse au service du peuple, le Familistère de Guise*, par Jean-Baptiste André Godin. On sait par ailleurs qu'il a visité le Familistère et qu'il s'est également rendu aux aciéries et forges d'Unieux, dans la Loire, afin de croquer sur le vif des attitudes d'ouvriers et s'enquérir de la gestion d'une grande usine. Le dénonciateur de l'haussmannisation de Paris, de l'aliénation ouvrière, des dérèglements génético-biologiques héréditaires, etc, devient avec le cycle intitulé *Les Quatre Evangiles - Travail* (1901), avec *Fécondité* (1899), *Vérité* (1903) et *Justice*, dont il n'existe qu'un vague plan sur une page...-, l'annonciateur d'une société juste et harmonieuse où triomphe la bonté sur la cupidité, la méchanceté et le vil intérêt égoïste. Mathieu, Luc, Marc et Jean (les prénoms des apôtres) sont les enfants de Pierre Froment (un nom de céréale, qui par métaphore indique bien la fécondation et la moisson) et chacun incarne un des quatre « évangiles » laïcs et socialistes de Zola. *Travail* se présente comme un « roman utopique », une présentation libre du fouriérisme, comme un roman social d'anticipation où l'énergie solaire « propre » produit en abondance l'électricité, y compris pour les voitures ! Les maisons individuelles de sa cité ouvrière - là, Zola ne suit pas Fourier et son Phalanstère, mais plutôt Kropotkine, il a annoté *La Conquête du pain* - sont « construites chacune au milieu d'un jardin » et le romancier souhaite qu'elles « fussent des maisons de bien-être, où fleurît la vie de famille. Une cinquantaine déjà occupait les terres voisines du parc de la Crêcherie, un petit bourg en marche vers Beauclair; car chaque maison qu'on bâtissait était comme un pas nouveau de la cité future, à la conquête de la vieille ville coupable et condamnée. Puis, au centre des terrains, Luc avait fait élever la Maison commune, une vaste

.....

construction où se trouvaient les écoles, une bibliothèque, une salle de réunions et de fêtes, des jeux, des bains. C'était là simplement ce qu'il avait gardé du phalanstère de Fourier, laissant chacun bâtir à sa guise, sans forcer personne à l'alignement, n'éprouvant la nécessité de la communauté que pour certains service publics. *Travail* explore une utopie en acte⁸, une société qui se transforme sous les yeux du lecteur au fur et à mesure où les humains se bonifient en suivant l'exemple d'un patron exemplairement désintéressé et par un ingénieur charismatique préoccupé du bien-être de chacun. L'amour est, on s'en doutait, la clé de la ville nouvelle que construit Zola. L'électricité remplace le charbon, mais cette énergie alors toute récente est produite par le soleil, elle est abondante, propre, silencieuse et capable d'actionner toutes les nouvelles machines qui viennent se substituer au travail humain, libérant ainsi les ouvriers des tâches les plus pénibles, facilitant les actes quotidiens et assurant un confort extraordinaire à chacun. Plus que le collectivisme que certain associe au « socialisme utopique », Zola prône et valorise la vie de famille, mais une vie de famille réglée sur le respect de tous les membres et sur l'amour qu'ils entretiennent les uns les autres. Zola a rapporté de son exil londonien les idéaux individualistes de Kropotkine, la force sociale pacifique de la coopération et la tranquillité de la maison individuelle jouxtant des parcs et des jardins. La ville dispersée qu'il imagine permet à l'habitant d'être chez lui tout en étant à proximité des autres, une sorte de sage conciliation entre la vie sociale - et ses contraintes - et l'épanouissement individuel. Ce dosage subtil entre le « je » et le « nous » repose sur la liberté que procure bien évidemment une industrialisation au service des hommes et assure les conditions du bonheur. Ce tableau quelque peu idyllique de la réconciliation de l'Homme et de la Technique, parfois naïf, souvent grandiloquent, a plu au public populaire qui y puisait l'espérance pour un avenir radieux... Pendant ce temps-là, les familistériens confortaient les principes du fondateur en poursuivant son œuvre.

Alors que faut-il penser de cette expérimentation sociale, de cette pratique de l'utopie en grandeur réelle ? Jean-Baptiste André Godin - après l'échec de la colonie phalanstérienne au Texas qu'il a, en partie, financée -, ose démontrer la faisabilité du socialisme communautaire au cœur même de la société bourgeoise et contre elle. Son talent d'organisateur et son ingéniosité assurent à son entreprise de substantiels revenus qu'il consacre à l'édification du Familistère. Il considère que le confort est une idée neuve et qu'elle participe à la réforme morale à laquelle il aspire, d'où son intérêt pour une certaine qualité architecturale et urbanistique, totalement méprisée à l'époque et

⁸ Cf. *Travail*, par Emile Zola, Fasquelle, 1901, réédition collection « Les Introuvables », Préface de Thierry Paquot, L'Harmattan, 1993. Lire également, *Zola and Fourier*, par Alferd Roberts, Phd, University of Pennsylvania, 1959; « Un anti-*Germinal* : l'Évangile social de *Travail* », par Henri Mitterand, dans *Roman et Société*, Armand Colin, 1973; *La Cité idéale dans Travail d'Emile Zola*, par Frederick Ivor Case, University of Toronto Press, 1974; « Enquête sur une visite de Zola à Unieux pour la préparation de 'Travail' », par Josiane Naumont, *Les Cahiers Naturalistes*, n°48, 1974 et *La société festive. Du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, par Henri Desroche, Le Seuil, 1975.



bien oubliée à la nôtre. Il est toujours possible de contester tel ou tel aspect de sa pensée et de ses réalisations, n'empêche que l'aventure familistérienne est unique en France, qu'elle a duré plus d'un siècle et qu'elle propose une alternative actuelle et non différée. L'utopie n'est pas un futur abstrait, mais un présent. Ce présent est imparfait et jamais simple, tant pis pour la concordance des temps...



LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DIDEROT

Dans la même collection

L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert
Emmanuel Halais

L'avenir de la procréation
Pascal Nouvel

La République à l'épreuve du communautarisme
Eric Keslassy

Proposition pour la Chine
Pierre-Louis Ménard

Les Carnets des Dialogues du Matin

L'avenir de l'automobile
Louis Schweitzer

Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme
Etienne Klein

L'avenir de la croissance
Bernard Stiegler

L'avenir de la régénération cérébrale
Alain Prochiantz

L'avenir de l'Europe
Franck Debié

L'avenir de la cybersécurité
Nicolas Arpagian

L'avenir de la population française
François Héran

L'avenir de la cancérologie
François Goldwasser

L'avenir de la prédiction
Henri Atlan

L'avenir de l'aménagement des territoires
Jérôme Monod

L'avenir de la démocratie
Dominique Schnapper

L'avenir du capitalisme
Bernard Maris L'avenir de la dépendance
Florence Lustman

L'avenir des humanités dans l'entreprise
Jean-François Pradeau

L'avenir de l'alimentation
Marion Guillou

L'avenir du droit international
Monique Chemillier-Gendreau

L'avenir de la famille
Boris Cyrulnik

Les Dîners de l'Institut Diderot

La Prospective, de demain à aujourd'hui
Nathalie Kosciusko-Morizet

Politique de santé : répondre aux défis de demain
Claude Evin

Les Entretiens de l'Institut Diderot

L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)

Retrouvez l'actualité de l'Institut Diderot sur
www.institutdiderot.fr

L'habitat en utopie

Thierry PAQUOT

Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, directeur de la revue *Urbanisme*, producteur de *Côté ville* sur France-Culture et l'un des responsables scientifiques du Forum des images (Paris). Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et membre des comités de rédaction des revues *Esprit*, *Hermès*, *Prospero*, *La revue du Mauss* et collabore régulièrement au *Monde Diplomatique*.



Les utopies nées de la contestation des sociétés inégalitaires visent à instaurer une contre-société où domineraient des valeurs communautaires non corrompues par le seul culte rendu au dieu Argent et le respect d'une seule loi, celle du Profit. De nombreuses expérimentations utopiques vont ici et là tenter d'explorer une autre manière de vivre, non sans mal. Quelle place accordent-elles à la ville et au logement, son architecture et son mobilier ? Quelle vie quotidienne peut y éclore ? Le Familistère de Godin à Guise témoigne incontestablement d'une originale organisation économique et sociale « au service du Peuple ».